



http://cinemateur01.com

Cinémateur

Fiche n° 1659

THUNDER ROAD

3 au 9 octobre 2018

THUNDER ROAD

de Jim Cummings avec Jim Cummings, Kendal Farr

1h31 - VO - USA - sortie 12.09.2018 - sélection ACID - Cannes 2018- Grand Prix du Festival du Cinéma Américain de Deauville



L'histoire de Jimmy Arnaud, un policier texan qui essaie tant bien que mal d'élever sa fille. Le portrait tragi-comique d'une figure d'une Amérique vacillante.

L'officier de police Jimmy Arnaud, grand gaillard, moustache et uniforme bien taillés, regard vif, plutôt joli, petit poste radio rose Hello Kitty sous le bras, se dirige vers le cercueil ouvert où repose sa mère partie trop tôt. Six ans de service au sein de la police texane, tenue de flicaille exigée aux funérailles, Jimmy connaît la discipline. Bourrée de paroles speedées et touchantes entrecoupées de quelques décharges moins contrôlées à base de «*real bitch*» (à l'adresse d'une camarade d'école primaire atteinte de trisomie), son oraison dérape vraiment à partir du moment où l'homme se rend compte que le lecteur CD ne voudra pas fonctionner. Jimmy décide alors tout de même d'interpréter longuement, en silence et avec force gesticulations muettes le morceau préféré de sa mère : *Thunder Road* de Bruce Springsteen, ode américaine au nouveau départ. Le silence se fait pesant depuis l'assemblée hors champ - tout juste aperçoit-on subrepticement un portable qui enregistre la scène - tandis que sa gamine s'approche timidement, seule disposée à intervenir, l'air de vouloir mettre fin à la parade funéraire et à la gêne qu'elle suscite.

Tensions burlesques

C'est ainsi que débute, comme un lent départ de feu, le premier long métrage écrit, réalisé, interprété et produit avec rien par Jim Cummings - très présent à l'image puisqu'il y tient aussi le rôle principal. En 2016, l'acteur-à-tout-faire, âgé aujourd'hui de 31 ans, sort d'un divorce. Il vend sa bague de fiançailles, et finance un court métrage qu'il monte dans sa cave avec l'aide de quelques amis : le petit film en plan-séquence consiste, à quelques détails et minutes près, en la scène décrite ci-dessus, appelée à devenir la bouture du plus grand. Prometteur, il décroche le grand prix du jury au festival de Sundance, et Cummings lance une campagne de financement sur le Web en vue d'une version *extended* à ce sketch comico-anxiogène

«*J'ai repensé à ce moment [du court métrage, ndlr] où le personnage veut prendre sa fille dans ses bras et elle le repousse. J'ai voulu développer l'intrigue autour de ça*», expliquait-il à *Libération* en mai, lors du Festival de Cannes où il a présenté son film au sein de la sélection de l'Acid,

dévolue à des découvertes buissonnières. *Thunder Road* a depuis hérité du grand prix du récent festival de Deauville.

Sous l'uniforme strict et viriliste, un être se débat, à la posture bien plus chiffonnée qu'il n'y paraît, comme lancé par une énorme glissade sur verglas qui empêcherait toute forme de redressement total, bientôt aggravée d'autres bourdes, qui effritent, peu à peu, la réputation de l'officier. A la faveur d'un mot de trop ou un juron encore, Jim semble d'autant plus déraiper, dériver, les choses et les êtres lui échappent (telle sa petite fille Crystal, dont son ex-femme voudrait lui enlever la garde), comme si l'existence elle-même s'acharnait à le punir de cet inaugural faux pas (de danse).

Le corps du policier guindé s'agite, se redresse, fait face, recule, esquisse une pirouette de demi-tour, puis repart sous l'effet pressurant de la colère ou de la tristesse. Ces mouvements contraires de va-et-vient, chargés de tensions quasi burlesques, charpentent sa course pour retrouver quelque équilibre à sa vie, tout en laissant jaillir des mots, échapper des gestes - pour les autres ou pour lui-même - qu'il faudrait retenir : «*connard*», «*sois plus bref*», «*allez, on revient en arrière*». Mais la vie ne se rembobine pas et l'on assiste, comme le font dans l'église les témoins de sa logorrhée verbale puis gestuelle, ou comme d'autres figures plus tard (un juge, des collègues...), toujours tenues spectatrices et hors champ, à son enlèvement déchirant.

Jimmy semble condamné à se produire ainsi selon les termes cruels du seul-en-scène. Il remue les bras sans pouvoir échapper au cadre, ni trouver la réplique qui estompera l'effet malheureux de la précédente. Ce qui laisse le temps à l'empathie, parfois même à la drôlerie, de germer dans cette manière singulière qu'a l'homme de régler ses affaires (comme lorsqu'en pleine réunion parent-prof, il soulève un petit bureau de classe et l'emporte avec lui pour aller se calmer au loin), mais nous donne aussi à voir avec brio et acuité la terreur de celui qui doit s'en sortir seul, avec ses gestes plus ou moins irrationnels, braqués là, malgré lui, sous les projecteurs.

Maladrese maladive

Quelques respirations salutaires saillent cependant entre ses gamelles et le déchaînement de péripéties nuisibles, colorant d'autres teintes tendres le film et sa forme sèche, qui oscille avec bonheur entre modestie et tentation de la performance. Cela par le prisme de toutes petites scènes (de coulisses), de tout petits gestes ou la relation furtivement esquissée à des objets. Des instants d'accalmie, en retrait de l'intrigue, où Jimmy apprend à mieux agir - quand il se pose et que plus personne ne le pousse -, à s'adonner à de petits riens pour mieux plaire à sa fille, retrouver son meilleur ami, rafistoler sa vie en somme.

Tandis qu'il répare une batte de base-ball, on l'entend adresser cette maxime à son pote : «*Un point à temps en vaut cent. Donc, si tu le fais correctement une fois, t'auras pas à le refaire encore et encore plus tard.*» A qui conseille-t-il

cela si ce n'est à lui-même, lui qui trop souvent n'a pas su réagir à temps ? Mais au bout de ses tentatives de rapiécer tant bien que mal tout ce qu'il peut, avec son humour acéré ou sa maladresse maladive, ses convictions naïves et ses insistances risibles, la vie lui accordera bien, via un autre coup du sort, une chance de respirer un peu mieux, et sûrement de rater, encore, un peu. *J.Piette, Libération*
Avant **Thunder Road** le long-métrage, il y a eu *Thunder Road* le court-métrage, présenté et récompensé à Sundance en 2016. Les coulisses expliquent en partie la douce folie à l'écran, Jim Cummings ayant vendu les alliances de son mariage échoué sur les plages des séparations pour financer son essai, inspiré par l'anecdote d'un ami entendue dans un jacuzzi. Il n'y avait alors qu'un plan-séquence, où **un policier craque lors de l'enterrement de sa mère, et se lance dans une mauvaise chorégraphie sur Thunder Road de Bruce Springsteen.**

Par un cheminement qui donne parfois de petites merveilles, comme le récent *The Strange Ones*, le court est devenu long-métrage. L'histoire s'ouvre sur le même sketch doux-amer dans l'église, qui dévoile avec une sincérité désarmante **ce protagoniste curieux, éternel égaré qui semble avoir été rejeté du cinéma de Quentin Dupieux ou Michel Gondry.** Au-delà du gag, a priori évident, qui repose sur le décalage, la scène illustre tout le propos de *Thunder Road* : **brouiller la ligne entre le rire et les larmes, la moquerie et la gêne, la tendresse et la pitié.**

Et si se donner le premier rôle a tout d'un pari narcissique sur le papier, il relève plutôt de la pulsion autodestructrice à l'écran tant le rôle est un incroyable numéro d'équilibriste kamikaze. N'hésitant pas à étirer le malaise et l'étrangeté, à fixer sa propre caméra comme un flingue sur la tempe de ce beau loser, et donc sur son propre travail de comédien, Cummings crée **un espace inattendu, déstabilisant et fragile, où le spectateur est amené à voir et vivre des choses bien étonnantes.**

Et c'est bien lui qui **illumine tout le film, du début jusqu'à ce magnifique plan final rivé sur son visage.** De sa moustache un peu ridicule à ses yeux électrisants, de son corps d'Apollon en sommeil à ses gestes de grand môme maladroit, **Jim Cummings est le cœur du film.** Et il bat à la chamade, frôlant autant l'hystérie que la dépression abyssale. Impossible de ne pas être totalement captivé par son interprétation folle, qui ne cesse de souffler le chaud et le froid.

C'est grâce à son charme fou, et sa manière attendrissante et étonnante d'écrire cet homme esseulé et gauche, que *Thunder Road* surpasse ses défauts. A commencer par **une intrigue un peu classique et limitée**, à laquelle il manque ce grain de folie ou cette originalité qui anime le héros. Mais l'important n'est pas là, et le film ne le cache jamais. Montage et cadrages épousent sobrement et simplement le numéro, quand certaines parenthèses (le beau jeu de mains avec sa fille, l'étonnante opération dans un restaurant rythmé par une superbe musique) viennent dynamiser le récit.

Dans ce décor américain typique, **c'est l'acteur (plus que le réalisateur) qui explose.** Pas de demi-mesure, de niaiserie calibrée, de performance dans les clous et de démonstration maîtrisée. Ici, il y a l'impression de voir des vagues (d'émotion, de folie, d'énergie) venir s'écraser sur les fauteuils de la salle de cinéma, à intervalles réguliers. On ressort de *Thunder Road* un peu lessivé, un peu perdu, mais avec une évidence en tête : **Jim Cummings est un acteur de génie.**

A l'affiche au Cinémateur : **RAFIKI de Wanuri Kahiu**